Brisures

Raphaëlle Hawkins

Brisures

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12723-1

A Marguerite

Chapitre 1

En cette année 1924, l'hiver fut rude et interminable, un froid glacial. A peu de chose près, toutes les campagnes françaises se trouvèrent recouvertes d'un gros manteau blanc. Les arbres dénudés de leurs feuilles, ressemblaient à de pauvres êtres agonisants, les imaginer fleurir à nouveau paraissait impensable. La cochonnaille, en réserve dans les celliers, se résumait à du lard et quelques petits délices que l'on gardait pour les grandes et rares occasions. Généreusement, les poules procuraient les œufs quotidiens et agrémentaient les repas du soir. Les soupes, allongées, réchauffaient les ventres mais ne les remplissaient plus. Seuls les enfants se réjouissaient d'utiliser cette aire de jeux, aux multiples possibilités, et ce malgré les remontrances des adultes, inquiets qu'ils n'attrapent froid. Le premier matin enneigé rendait les enfants joyeux et l'envie d'aller toucher cette étoffe féérique les faisait se hâter. Malgré le froid, ils se roulaient dans la poudre blanche et s'empressaient de faire des batailles de boules de neige. Leur insouciance mettait de la joie dans l'esprit des adultes qui devaient faire face aux difficultés que le temps générait.

Après l'office du dimanche, l'église du village était vite désertée. Les paroissiens, pressés de rentrer chez eux se réchauffer auprès du feu, ne faisaient pas de vieux os. Lorsque les beaux jours arrivèrent, ils furent heureux de pouvoir à nouveau prendre le temps de converser. Ils pouvaient enfin se réunir sur le parvis de l'église et s'accorder un peu de temps sans être frigorifiés. Cela mettait du baume aux cœurs, même si les conversations se concentraient essentiellement sur la rudesse de l'hiver et les aléas associés. Chaque dimanche, on revenait sur le sujet et il ne se tarit qu'au bout de plusieurs semaines. Les mêmes histoires se racontaient, celle de la femme du boulanger, Denise, faisait l'unanimité. Tombée dans un ravin après avoir glissé, elle n'avait pas réussi à se relever, en raison de sa corpulence imposante qui lui jouait parfois des tours. Son chien, qui avait pour habitude de ne jamais la quitter, essaya de la tirer de ce pétrin en lui arrachant un morceau de sa robe. Celui-ci comprenant qu'il fallait trouver de l'aide, rentra chez ses maîtres avec ce morceau de tissu dans la gueule. Lucien, le mari de Denise, se demandant alors ce qui s'était passé, suivit le chien qui aboyait comme un fou. Arrivé sur place, il trouva quelques gamins du village qui, tout en riant aux éclats, essayaient de conseiller Denise sur une manière possible de se remettre en position verticale. Sa femme, le ventre légèrement dévêtue, tentait tant bien que mal de se rétablir sur ses jambes. Son mari se mit à réprimander les gamins en leur ordonnant de se taire sinon il ne tarderait pas à leur botter les

fesses. Un attroupement s'était fait autour de Denise et ils durent se mettre à quatre gaillards pour la sortir du ravin. Le chien, heureux de retrouver sa maîtresse, manifesta son entrain en lui sautant dessus et en lui léchant le visage. Chaque fois qu'une personne racontait cette histoire, nul ne lui coupait la parole. Tout le monde riait de bon cœur, même Denise qui ne manquait pas d'autodérision.

Lucien et Denise n'avaient pas d'enfant. Ils n'abordaient pas le sujet, ils s'aimaient et acceptaient le destin. Au cours du printemps 1924, alors qu'ils n'espéraient plus et s'étaient résignés, Denise tomba enceinte. Lorsque Lucien apprit la nouvelle, il prit sa femme dans ses bras, la souleva péniblement du sol et hurla son bonheur. Il ne pouvait y avoir pour Lucien plus beau jour que celui-là.

Aux Buissons, la vie était sereine et la nourriture ne manquait pas. Les Farget souffrirent peu du froid, leur condition de notables et de propriétaires d'une grande exploitation agricole, les protégeait des besoins élémentaires. Les domestiques tenaient au bien-être de leurs employeurs comme à la prunelle de leurs yeux. Ils veillaient sur eux comme on veille sur les enfants. Etre domestique chez les bourgeois donnait certains privilèges, surtout lors des hivers difficiles.

Les grands froids se terminaient pour laisser place aux jours déjà trop chauds. Le printemps avait

été quasi inexistant et à présent, les gens se plaignaient déjà de la chaleur accablante. L'un pour les jambes lourdes, l'autre pour les transpirations excessives, cette jeune mère pour les pleurs du nouveau-né, qui paraissait-il, n'arrivait à s'endormir que dans la cave. L'image terrifiait les âmes sensibles. En bref, chacun donnait son point de vue sur les aléas des intempéries parce qu'il fallait bien causer. Les moissons risquaient d'être prématurées et on parlait déjà de préparer les faucheuses.

Joséphine ne se préoccupait pas des travaux dans les champs, d'une part ce n'était pas sa place et d'autre part, elle était bien trop occupée par elle-même.

Joséphine était arrivée dans cette campagne par un désir de changement et d'indépendance. Elle habitait Paris avec son père, Proviseur d'un grand lycée parisien, le lycée Saint-Louis. Il lui avait trouvé un travail de préceptrice dans une famille noble afin qu'elle soit dans un environnement familier et respectable. Il aurait préféré qu'elle reste à Paris mais la ténacité de Joséphine finit par faire céder son père. C'était un homme dur mais elle avait du caractère et savait obtenir ce qu'elle désirait. Il faut dire que Joséphine avait une santé fragile et l'air de la campagne ne pouvait lui faire que du bien. Son père l'avait instruite plus que nécessaire et faire la classe à un enfant était, pour elle, une tâche d'une grande facilité. Elle arriva au mois de septembre de cette même année. Elle s'occupa

d'un petit garçon de dix ans, prénommé Jean, celui-ci se remettait doucement d'une variole qui avait failli le foudroyer. Les parents de Jean, notables dans la région, avaient accueilli Joséphine avec enchantement. Ils la considérèrent comme une personne de la famille et l'emmenaient avec eux lors de leurs visites de courtoisie.

C'est au cours d'une invitation chez les Farget, autre famille de notables du village, que Joséphine rencontra Jean-Charles. Celui-ci tomba amoureux d'elle à l'instant où leurs regards se croisèrent.

Il se mit à lui faire la cour pendant de longs mois. Il fallut un peu de temps à Joséphine pour éprouver des élans pour ce jeune homme, mais petit à petit elle commença à le trouver séduisant. Jean-Charles, convaincu d'avoir rencontré sa future femme, avait prévu de demander sa main à son père. Il devait venir pour Pâques, rendre visite à sa fille qu'il n'avait pas vue depuis plusieurs mois.

Le père de Joséphine n'était pas pour le mariage, il trouvait Jean-Charles trop rustre pour sa fille et ce malgré son statut de propriétaire terrien. Il avait imaginé autre chose pour elle. Un homme plus cultivé et surtout un citadin. Il n'aimait pas le monde rural, cette impression d'avoir continuellement les semelles de ses chaussures remplies de crottin ou de boue, lui était insupportable.

Joséphine comprenait mal ce dédain que son père avait pour les paysans. De son côté, les choses étaient bien différentes. Elle adorait cette proximité

entre les gens et cet amour qu'ils avaient pour leur terre. Elle se sentait bien à la campagne et lorsque son père lui apprit que Jean-Charles lui avait demandé sa main et qu'il n'avait aucune intention d'accepter sa demande, elle lui fit front. Elle le menaça de ne plus jamais le revoir s'il s'opposait à son union avec Jean-Charles. Il découvrit une facette du caractère de sa fille qui lui avait échappé. Comment osait-elle remettre son autorité ainsi en question ? Si elle souhaitait se parfumer au crottin et la bouse de vache, et bien qu'à cela ne tienne, il ne s'y opposerait pas.

Le mariage eut lieu en juillet de l'année 1925. Joséphine et Jean-Charles venaient d'avoir vingt-quatre et vingt-cinq ans. Les parents du jeune homme avaient décidé de s'installer dans une autre demeure après le mariage. Dans l'ordre des choses, le père de Jean-Charles lui céda également l'exploitation.

Lors de sa première nuit de noce avec Jean-Charles, Joséphine ne se doutait pas de ce qui l'attendait. Elle n'avait aucune connaissance de la sexualité, elle n'avait jamais vu le sexe d'un homme de près et encore moins en érection. Jean-Charles était plus expérimenté, il s'était fait la main avec une jeune paysanne, Jeanne. Par chance, celle-ci ne tomba jamais enceinte de lui, elle apprit la nouvelle de son mariage avec tristesse. Elle avait su dès le début que c'était un amour impossible, mais elle avait espéré malgré tout.

Ils étaient tous les deux couchés dans le lit conjugal, Joséphine avait gardé une chemise de nuit par pudeur mais aussi par ignorance. Sans même lui adresser la parole, Jean-Charles monta sur elle, il posa sa bouche sur la sienne, elle trouva cela plutôt dégoûtant mais ne dit mot. Ils s'étaient déjà embrassés furtivement mais la situation était autre. Il se mit à lui caresser les seins avec une certaine brutalité ou maladresse. Jean-Charles n'était pas à proprement parlé un homme brusque mais la délicatesse n'était pas non plus son fort. Il glissa sa main vers son entre-jambe et lui écarta les cuisses, elle se figea, littéralement paralysée. Elle sentit le souffle de Jean-Charles devenir plus haletant et rapide. Il commença à essayer de s'introduire en elle. Elle comprit alors qu'elle allait souffrir, mais elle fit preuve de courage en essayant de rester digne. Elle ne put s'empêcher de pousser un cri lorsque Jean-Charles rentra en elle et la pénétra avec une certaine force. Une douleur aigüe lui fit venir les larmes aux yeux, Jean-Charles ne le remarqua pas, concentré sur son va-et-vient de jeune marié. Cela dura peu de temps, Jean-Charles poussa un râle que Joséphine interpréta comme une douleur potentielle, il s'avachit ensuite en se décollant d'elle pour s'écrouler sur le lit, puis il s'endormit profondément. Joséphine sentit un liquide chaud couler entre ses cuisses. Elle se tourna sur le côté, les jambes repliées et quelques larmes coulèrent sur ses joues, elle glissa dans le sommeil. C'est ainsi que se passa sa première nuit de jeune mariée. La nuit